

La problématique du « genre » : points de repère

Par **Jacques Arènes** (psychanalyste)

et **Xavier Lacroix** (philosophe, moraliste, membre du Comité Consultatif National d’Ethique).

La *Gender theory* diffuse de plus en plus dans les médias, et dans le débat public, en raison de sa vision politique de la sexualité, en relation avec l’activisme *gay*.

1. Qu'est-ce que la *gender theory* ? (on parle aussi de *gender studies* ou *gender approach*)

Il est admis aujourd’hui de distinguer l’identité sexuelle – faisant référence au sexe corporel – de l’identité de genre (*gender* en anglais), qui désigne le versant social de la différence sexuelle.

Les *gender studies*, comme discipline à part entière, sont nées aux États-Unis au début des années soixante-dix, dans le but de mettre en accusation les théories soutenant comme « naturelles » des inégalités ou des différences purement sociales. Ce type d’études insiste sur le relativisme culturel de toute approche du genre, allant jusqu’à nier, chez certains auteurs, l’importance structurale de la différence des sexes comme fondement de la culture. L’idée initiale de ne plus sous-estimer la dimension sociale de l’identité et de l’orientation, sexuelles s’est donc déplacée progressivement dans une direction qui a tenté de réduire la dimension symbolique de la sexualité à un pur enjeu de pouvoir.

2 Le courant de pensée des *gender studies* peut être compris selon cinq degrés ou moments

2.1 La distinction *sexe – genre*

La phrase clé est celle de Simone de Beauvoir : « *On ne naît pas femme, on le devient* ». La différence masculin-féminin ne coïncide pas avec la différence mâle-femelle. Les « caractéristiques de genre » comportent une part de construction culturelle. On a trop souvent attribué à la « nature » ce qui relève de la culture

2.2 Le genre est au service de l’oppression : une vision politique de la sexualité

Partout le « masculin » est supérieur au « féminin ». Ce que Françoise Héritier appelle « *la valence différentielle des sexes* ». Le féminisme rejoint alors le marxisme. On parlera alors de « classe soumise des femmes ». Pour s’affranchir de cette domination, « la femme doit retrouver la propriété sur son propre corps, ainsi que le contrôle féminin de la fécondité ». Plus même, « le but définitif de la révolution féministe doit être non simplement d’en finir avec le privilège masculin, mais encore avec la distinction même des sexes. »

2.3 Le « sexe » lui-même est une construction culturelle

Toute représentation que l’on peut s’en faire passe par la culture. L’ouvrage de référence est *La fabrique du sexe*, de Thomas Lequeur. L’auteur s’appuie principalement sur le fait que l’on soit passé, au XVIIIe, du modèle « unisexué », hérité de l’antiquité, à un modèle « dimorphique », où la dualité est accentuée. Selon le premier modèle, mâle et femelle sont des variantes d’un sexe unique, la différence est affaire de degrés. Ce qui est à l’extérieur chez l’homme est l’intérieur chez la femme. Le mâle est supérieur à la femelle. À partir du XVIIIe, montée de la représentation « classique » du corps, accentuant les différences fondées sur l’anatomie et sur le fond de pensée naturaliste. L’idée principale de l’ouvrage est que ce qui fut déterminant dans ce passage ne furent pas les découvertes scientifiques mais un changement d’ordre politique (fin de l’évidence des anciennes hiérarchies).

Conclusion : « Tout discours sur la sexualité porte sur l’ordre social, qu’il représente et légitime à la fois. »

2.4 Radicalisation : la *Queer theory*

Le mouvement *queer* est l’extrême de la contestation issue des *gender studies*. Le terme de *queer* signifie « étrange », « louche ». La réappropriation de cette insulte homophobe par des militants *gays* à la fin des années 80, aux États-Unis, marque un tournant dans le domaine des luttes autour des sexualités. Dans le contexte du *gender*, le *queer* c’est le « tordu » qui s’oppose au normé, à l’hétérosexualité. En s’appropriant les insultes qui leur sont adressées les « transgenres », les lesbiennes les plus radicales veulent obliger le discours social à remettre en cause « l’essentialisme » de la vision sur le sexuel et les catégories sexuelles, souhaitent l’extirper de « l’ontologie ».

Le discours *queers* s’en prend non plus seulement à l’intolérance homophobe, mais directement aux « contraintes » de la normalité. Le fait de mettre en avant cette autodéfinition implique ainsi une attitude

militante provocatrice. En tant que minorité, le mouvement *queer* n'a pas le projet de « s'assimiler » à la culture majoritaire mais plutôt d'attaquer le centre de celle-ci, dans une lutte contre l'ordre ancien.

Le centre de la doctrine « queer » est la dénonciation du présupposé « hétérosexiste » des discours féministes antérieurs. C'étaient toujours des femmes tournées vers des hommes et réciproquement qui étaient envisagé(e)s. L'ouvrage clé est celui de Judith Butler, *Trouble dans le genre*. L'auteur est professeur à Berkeley. Depuis sa parution en France, l'ouvrage bénéficie d'une très large audience, largement répercutée par les médias.

Les *gender studies* se proposent de transformer l'organisation sociale : il faut donc apporter du *trouble dans le genre*, c'est-à-dire prendre appui sur l'exception pour penser la règle. « *Le travesti est notre vérité à tous*. Il révèle la structure imitative du genre lui-même. Tous nous ne faisons que nous travestir, et c'est le jeu du travesti qui nous le fait comprendre. » « Le genre lui-même est un artifice libre d'attaches, en conséquence *homme* et *masculin* pourraient désigner aussi bien un corps féminin qu'un corps masculin ; *femme* et *féminin* autant un corps masculin qu'un corps féminin. » « Dès lors, rien ne nous autorise à penser que les genres *devraient s'en tenir à deux*. »

Dans cette mouvance, il est de plus en plus courant de distinguer cinq genres : 1/ hétérosexuel masculin 2/ hétérosexuel féminin 3/ homosexuel masculin 4/ lesbienne 5/ bisexuel ou transsexuel.

On notera que selon cette conception, l'*orientation* sexuelle est mise sur le même plan que l'*identité* sexuelle, alors que ces deux notions sont à distinguer, et que c'est la seconde qui est structurante de la première.

2.5 L'extrême du *queer* : vers le « transgenre » ?

En allant plus loin encore, certains auteurs *queer* considèrent que le corps lui-même doit être mis entre parenthèses. Judith Butler interroge le corps au-delà de l'aspect « genré » des vêtements qui le recouvrent. Qu'en est-il du corps perçu quand il s'agit d'un transsexuel : homme ? Femme ? Homme devenu femme ? Certains adeptes du « transgenre » refusent même le substantif de « transsexuels » qui réduirait leur problème intime à une question médicale ou psychique. Une personne qui se déclare « transgenre », peut être ainsi de type « FTM », c'est à dire *female to male* (femme vers homme), c'est-à-dire quelqu'un qui est né de sexe féminin et qui se vit à vocation masculine. Les « transgenre » se déclarent soit FTM (*Female to male*) soit MTF (*Male to Female*). Ces précisions sur certains aspects marginaux des *gender studies* indiquent le refus des limites du roc biologique énoncé par Freud.

3. Les options philosophiques fondamentales de la *gender theory*

3.1 Culturalisme et constructivisme : Tout est culturel, tout est construit. « C'est toujours de la prééminence de la pensée qu'il s'agit pour rendre compte du réel et, pour d'une certaine manière, le contraindre et le dominer » Certains thèmes de la philosophie analytique sont mis en valeur : les problèmes philosophiques y sont essentiellement des questions linguistiques, dans une opposition avec toute ontologie. Le genre est créé par le langage ; c'est donc au langage de le déconstruire.

3.2 Idéalisme et dualisme : La seule relation qui soit concevable entre nature et culture est d'opposition, dualité. « C'est par la séparation de l'esprit et du corps que s'engage au même instant la dynamique de l'égalité des sexes » (Irène Théry).

3.3 Une généalogie des pouvoirs : La déconstruction du genre s'appuie sur une enquête généalogique, de type nietzschéen, remise au goût du jour par Michel Foucault. Les religions, ainsi que certaines approches anthropologiques – celle de la psychanalyse par exemple – sont stigmatisées par les *gender studies* comme soutenant l'ordre hiérarchique ancien, comme ordre de domination.

3.4 Un darwinisme social : A l'extrême, « l'hétérocentrisme » est considéré comme un moment de l'histoire destiné à être dépassé dans une forme d'évolutionnisme social. Si les anciens pouvoirs sont à renverser, de nouveaux pouvoirs sont émergents qui tentent de remodeler le genre. Les formes les plus viables et les plus adaptées de relations affectives et sexuelles survivront.

4. Points d'ancrage pour une critique

4.1 Tout est-il représentation ? C'est le présupposé explicite de ces discours.

Alternative : Face au primat absolu de la représentation, la tâche est le retour à l'expérience sensible, au *Lebenswelt*, monde vivant, selon Husserl, fondateur de la phénoménologie. Cette pensée montre l'ancrage

du sens dans « les sens », dans le donné corporel (non sans médiations culturelles et spirituelles, c'est bien entendu).

4.2 Tout est-il politique ? Cela est affirmé tel quel par Judith Butler. Tout est pouvoir. Les relations entre hommes et femmes ne sont que rapports de force.

Alternative : Ces relations ne peuvent-elles pas, parfois, être d'amour ? Voir Gaston Fessard : passage de la dialectique maître-esclave à la dialectique de la *reconnaissance*.

4.3 Tout est-il volonté de puissance ? Judith Butler exclut toute philosophie du *sujet*. Tout est dans l'agir. Une pensée intrinsèquement stratégique et militante, qui vise à faire bouger une ligne de front, non à dire un « vrai ».

Alternative : Souligner combien la dénonciation des pouvoirs anciens introduit la mise en place de pouvoirs nouveaux. Ces théories valident en réalité des stratégies de pouvoir et d'emprise dans la vie affective et sexuelle. Dans ce qui deviendrait le gigantesque marché de l'auto-fondation sexuelle, les plus intelligents, les plus malins, ou les plus séducteurs auront les coudées franches.

Conclusion : que promouvoir en alternative ?

1. Mettre en valeur une pensée du *donné*, de la vie et du réel comme reçus antérieurement à notre agir. Incidences non seulement sur la conception de la sexualité, mais sur celle de la parenté.

2. Mettre en valeur, avec un vocabulaire issu de l'anthropologie des sciences humaines, un discours sur les différences comme lieu d'humanisation et de réalisation du sujet.